

## Le marché des radicaux libres *Sur quelques conditions médiatiques de la posture « néo- réactionnaire »*

Pascal  
Durand

*Université de Liège  
LEMME*

L'énorme succès de librairie obtenu par Éric Zemmour avec *Le Suicide français*, les polémiques ayant entouré l'élection d'Alain Finkielkraut à l'Académie, les mesures prises par un Robert Ménard élu à la mairie de Béziers avec le soutien du FN ou, plus récemment encore, les controverses déclenchées, avant même sa parution, par le sixième roman de Michel Houellebecq (*Soumission*) viennent de remettre à l'ordre du jour une « querelle » qui, depuis *l'Enquête sur les nouveaux réactionnaires* publiée par Daniel Lindenberg (2002), n'a cessé de se relancer en des contextes nouveaux. Pour médiocre qu'il soit apparu aux yeux de beaucoup, à commencer par ceux qu'il prenait pour cibles, ce bref essai n'en pointait pas moins quelques problématiques appelées à s'installer durablement sur la scène publique. Au nom d'une lutte contre la « gauche morale » et le « politiquement correct », les charges se sont en effet multipliées jusqu'à aujourd'hui nos jours contre les effets de la « pensée 68 » et de la théorie critique, l'État culturel et la culture de masse, la doxa des droits de l'homme et le libéralisme moral, l'antiracisme et le multiculturalisme, ou bien encore le déclin de l'École et des valeurs républicaines.<sup>1</sup>

Forgée sur le modèle des « nouveaux philosophes », puis de la « nouvelle droite » des années 1970-1980, l'appellation « nouveaux réactionnaires » procède bien évidemment d'une construction médiatique et polémique, et comme telle paraît bien peu définissable au-delà des coups de force dont elle est le produit autant que le vecteur.<sup>2</sup> Si extensible qu'elle paraisse, et peut-être bien pour cette raison même, elle ne s'est pas moins intégrée, qu'on le veuille ou non, au vocabulaire politique et médiatique courant.

Journaux et magazines aiment d'un côté à lister de la sorte des personnalités provocantes, sans grand souci de cohérence. Et d'un autre côté ces mêmes personnalités sont quelquefois portées, par réappropriation polémique, à se ranger elles-mêmes sous cette bannière au nom d'une liberté d'expression en butte à toutes les censures.<sup>3</sup> Ces listes et ces fronts plus ou moins soudés agrègent des figures de la vie intellectuelle et médiatique pour la plupart classées à droite (ou se classant « pas-de-gauche »<sup>4</sup>), bien que venues pour quelques-unes de la gauche chevènementiste ; leur spectre s'élargit parfois, au risque d'amalgames plus flagrants, à quelques représentants d'une gauche de la fermeté républicaine (tel Régis Debray) ou d'un socialisme des origines (tel Jean-Claude Michéa).<sup>5</sup> Ces listes et ces fronts ont encore ceci de commun de mettre en série des personnalités relevant de mondes voisins, mais de plus en plus intersectés sous les deux signes d'une politique « décomplexée » et d'une topique du « déclin » : le journalisme (e.g. Éric Zemmour, Elisabeth Lévy, Ivan Rioufol, Natacha Polony, Robert Ménard) ; la littérature (Philippe Muray, Michel Houellebecq, Richard Millet, Maurice G. Dantec, Renaud Camus, Denis Tillinac) ; l'essai à composante philosophique ou historique (Alain Finkielkraut, Pascal Bruckner, André Glucksmann, Pierre-André Taguieff)<sup>6</sup>, sans oublier quelques juristes, anthropologues ou psychanalystes que les débats autour du « mariage pour tous » ont vus se relayer sur le plateau des *talk shows* de fin de soirée.

L'ensemble formé par ces personnalités, dont on n'a mentionné ci-dessus que les plus fréquemment citées à y comparaître, présente des contours très vagues, et c'est moins sans doute en raison de

contenus de pensée qu'elles partageraient que celles-ci peuvent être juxtaposées qu'en raison d'une posture qui leur est commune, toute d'opposition déclarée à l'égard de « tabous » plus ou moins diffus – que cette opposition se réclame de vérités occultées et de valeurs à réhabiliter ou, dans sa plus simple expression, du droit de ne pas être d'accord.<sup>7</sup> S'il n'est pas sûr que le phénomène des « nouveaux réactionnaires » relève à proprement parler d'une histoire des idées, au-delà des controverses idéologiques qui l'ont imposé comme entité collective et qu'il continue de nourrir, il n'en constitue pas moins, et à deux titres, un fait identifiable au sein du discours social : en tant qu'il est l'un des produits polémiques de certaines régions de ce discours et en tant qu'il fait bien entendre, dans ce discours, une rhétorique particulière, qui a ses ressorts, ses supports, son histoire.

La généalogie de ce discours, la morphologie sociale à quoi s'ajustent, au sein du champ médiatique et intellectuel, celles et ceux qui s'en réclament ou qui s'y trouvent associés à leur corps plus ou moins défendant, les topiques dont ils se saisissent ou qu'ils introduisent dans le débat public commencent à faire l'objet d'approches que l'on peut dire « extérieures » en ce qu'elles prennent ce champ polémique pour objet d'analyse plutôt que comme lieu d'intervention (voir en particulier Angenot, 2014 ; Durand et Sindaco, 2015). On voudrait ici y contribuer sous deux perspectives : d'abord, du point de vue d'une histoire rapidement profilée – car si le phénomène « néo-réactionnaire » est d'apparition sinon d'invention récentes, il ne s'inscrit pas moins dans toute une tradition « réfractaire » remontant au moins au tournant du XVIII<sup>e</sup> et

du XIX<sup>e</sup> siècle ; ensuite, du point de vue des effets déterminants joués, au cœur de ce discours comme sur la posture collective de ceux qui en sont les vecteurs, par les transformations récentes de l'espace journalistique et éditorial, à la fois lieu de propagation de ce discours et condition de son efficacité polémique.

### De loin ou de près : deux points de vue

Sur la posture de pensée et de discours visée par l'appellation « nouveaux réactionnaires », deux perspectives historiques se présentent assez spontanément à l'esprit.

La première serait celle d'une histoire longue des idées et des positionnements politiques. Et l'on pourrait être tenté, pour le cas français, de la faire remonter à la Querelle des Anciens et des Modernes, dont un Marc Fumaroli fait valoir qu'elle a mis aux prises, sous le règne de Louis XIV, d'un côté des écrivains tenants d'une indépendance esthétique garantie par un rapport de distance allégorique au pouvoir et de l'autre des écrivains en voie de fonctionnarisation au service de la monarchie absolue (ce qui signifierait que l'avenir de la littérature comme « république des lettres » se trouvait paradoxalement du côté des Anciens).<sup>8</sup> Plus précisément, on sait que les deux mots de « Réaction » et de « Réactionnaire » font leur entrée dans le vocabulaire politique sous la Révolution (le *Dictionnaire de l'Académie* définissant dès 1798 la « Réaction » comme ce qui « *Se dit figurément d'un parti qui se venge et agit à son tour* ») ; et il n'est pas inintéressant de rappeler ici, dans le même sens, que l'abréviation satirique de « réac » fera quant à elle son apparition sous une autre révolution, avec « La vie publique

et privée de Mossieu Réac », bande dessinée que Nadar crayonne de 1848 à 1849 pour *La Revue comique à l'usage des gens sérieux* en prenant principalement pour cible Louis-Napoléon et les bonapartistes. Dans cette perspective, telle qu'elle s'embraye avec la génération des « contre-révolutionnaires », la posture réactionnaire peut être ordonnée du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours à une loi de constance idéologique, aussi puissante dans le champ politique que dans les champs littéraire et intellectuel, voulant que la doxa en place engendre, par réaction en effet, tout un courant de pensée hétérodoxe.

Réactionnelle avant d'être réactionnaire, ou donnée pour « réactionnaire » par les représentants de la doxa à laquelle elle réagit, cette pensée hétérodoxe – dont dépend d'ailleurs, pour une large part, la définition de la pensée dominante en tant même que *doxa* – mobilise toute une rhétorique spécifiquement politique. Albert O. Hirschman en a dégagé les principaux ressorts en fait de topiques et d'arguments clichés, qu'il a rangés, comme on sait, sous trois « thèses » contribuant à la défense de l'ordre établi ou appelant au rétablissement de l'ordre ancien à l'encontre des réformes sociales ou des velléités révolutionnaires : thèse de « l'effet pervers » (la réforme, la révolution produiront ou ont produit l'inverse de l'effet recherché) ; thèse de « l'inanité » (elles ne changeront rien à l'ordre naturel des choses) ; thèse de « la mise en péril » (elles compromettent les acquis déjà solidement engrangés par l'évolution politique et sociale). Et de montrer que ces thèses se sont prêtées à divers agencements discursifs à travers l'histoire, avec des contenus qui peuvent s'ajuster à des situations politiques changeantes, mais sur fond de structure

inchangée (Hirschman, 1991). Le prestige détenu en France par la chose littéraire, le magistère moral et politique endossé par les écrivains dès la fin de l'Ancien Régime, la montée en force d'un romantisme tour à tour réactionnaire et progressiste (voir Bénichou, 1996 ; Bertrand et Durand, 2006), le combat des poètes et des romanciers artistes contre les « idées reçues » et l'idéologie du « Progrès » (voir Durand, 2004), l'émergence à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de la figure de l'« intellectuel » et au siècle suivant de l'écrivain « engagé » (voir Denis, 2000) y ont d'autre part fait entrer plus qu'ailleurs, dans la définition de la littérature et de la posture auctoriale, une composante protestataire dont les « néo-réactionnaires » d'aujourd'hui jouent d'autant plus volontiers qu'elle leur confère une sorte de légitimité appuyée sur toute une histoire dont ils peuvent apparaître, ou du moins se présenter à divers titres inégaux, comme autant d'héritiers.

C'est en ce sens qu'un Bruno de Cessole a pu faire « défiler », de Joubert ou Chateaubriand à Marc-Edouard Nabe ou Houellebecq, en passant par Barbey d'Aurevilly, Barrès, Claudel, Céline mais aussi Rimbaud, Sartre, Malraux, Queneau, Aragon ou Modiano, un vaste ensemble d'écrivains « réfractaires », incarnations récurrentes à ses yeux d'une « insolente indépendance de l'esprit [et] du jugement » et composant, pour reprendre encore ses mots, une grande « famille d'esprits hétérodoxes, indifférents à l'esprit du temps ou en rébellion contre lui » (2011, pp. 13-14). À travers la juxtaposition des figures évoquées – où un Michel Déon peut côtoyer Guy Debord, un Jean Raspail Arthur Rimbaud ou bien encore un Maurice Sachs Jean-Paul Sartre –, la posture « réfractaire » en vient à recouvrir non

pas seulement une disposition d'esprit rebelle, mais une sorte de nature artiste indifférente à ses actualisations esthétiques ou politiques. À ce répertoire à la fois polémique et laudatif, où l'ordre alphabétique adopté, de même que l'équivalence établie entre grands écrivains et seconds couteaux, contribue à l'effet idéologique recherché, on peut préférer le tableau plus construit qu'Antoine Compagnon avait procuré cinq ans plus tôt en rassemblant, à l'enseigne des « Antimodernes », « de Joseph de Maistre à Roland Barthes », en passant par Chateaubriand et Baudelaire, Bloy et Péguy, Thibaudet et Benda, quelques-uns des auteurs ayant été les sourciers d'une modernité pensée comme résistance aux idoles du Progrès et de la Contemporanéité (2005). *Le Défilé des réfractaires* composé par le rédacteur en chef du service culture du magazine *Valeurs actuelles* n'en donne pas moins à voir les quartiers de noblesse, la prime de prestige que les « réfractaires » d'aujourd'hui peuvent retirer de se trouver ainsi rétrospectivement placés dans la filiation ou tout au moins dans la compagnie des plus grandes figures de la littérature française du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles.

Une seconde perspective consisterait, suivant l'exemple tout récent de l'historien des idées Marc Angenot (2014), à resserrer les branches du compas autour de la « querelle » déclenchée en 2002 par la publication du pamphlet *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, dans lequel Daniel Lindenberg prenait pour cible, avec moins de panache qu'un Guy Hocquenghem vingt ans plus tôt (1986), un ensemble d'écrivains et d'intellectuels suspectés de rompre avec le consensus démocratique. On sait ce qu'il en advint aussitôt. De façon très prévisible, la

plupart des personnalités incriminées réagirent par voie de presse pour dénoncer la « chasse aux sorcières » dont ils faisaient l'objet et réfuter la responsabilité politique et morale qui leur était imputée d'avoir contribué à installer dans les esprits les conditions du séisme du 21 avril 2002 (l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles aux dépens de Lionel Jospin). Suivirent en chaîne interviews, déclarations diverses, tribunes, et la publication collective dans *L'Express* d'un « Manifeste pour une pensée libre<sup>9</sup> ». L'ironie performative de la chose ayant été que ce pamphlet aura, en fin de compte, contribué à souder, tout en leur conférant un surcroît de visibilité collective, un ensemble d'écrivains et d'intellectuels jusque-là assez dispersés. C'est ce qu'un Michel Houellebecq soulignait sans tarder, dans les colonnes du *Figaro*, avec la blanche ironie qui le caractérise : « *Ce mince opuscule aura eu pour effet de resserrer leurs rangs, de leur faire prendre conscience qu'ils avaient de leur côté l'intelligence et le talent, et d'en faire, sans qu'ils l'aient cherché, la première force intellectuelle du pays.* » Aux 94 pages de ce « mince opuscule », cinq ans plus tard, Pierre-André Taguieff répondait par les 620 pages bien tassées d'un essai intitulé *Les Contre-réactionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture* (2007). Ainsi se voyaient renversés, du coup, les termes du débat imprudemment ouvert par Lindenberg. Celui-ci avait cru devoir dénoncer, dans lesdits « nouveaux réactionnaires », autant de hérauts d'un « Rappel à l'ordre » ; les personnalités incriminées lui renvoyaient l'accusation en retour de manivelle : l'« ordre » auquel il s'agissait d'être « rappelé » – et dont Lindenberg s'était fait le servile porte-étendard – n'était rien d'autre,

en vérité, que la doxa progressiste sous ses deux variantes libérale et social-démocrate, désormais amalgamées dans les successives expressions gouvernementales qui sont les siennes en France depuis les années 1980, et avec les diverses dimensions qu'elle revêt dans la culture ambiante au prix d'une intimidation constante exercée sur qui s'aviserait de la mettre en question.

Que ledit pamphlet ait été publié dans une collection, « La République des idées », dirigée aux éditions du Seuil par Pierre Rosanvallon laissait suspecter de surcroît, à tort ou à raison, une opération de provocation émanant de la mouvance associée à la revue *Esprit*, tout étant vu comme si la doxa social-démocrate représentée par celle-ci avait eu besoin, afin de masquer sa propre hégémonie et se dédouaner de ses propres effets sur le champ politique, de désigner et d'abord de constituer comme tel un camp idéologique adverse (que l'on tiendrait pour principal responsable du marasme ambiant). Dans les rangs de ce camp amalgamé pour l'occasion et pour la cause, on n'a pas manqué, du reste, de faire bloc en ce sens, au nom d'une lutte enfin déclarée contre « la pensée unique », dans l'oubli que cette doxa même avait fait l'objet dans la décennie précédente, autour de Bourdieu et sous l'impulsion d'un collectif tel que « Raisons d'agir », d'une rude contre-offensive venue d'une « gauche » se voulant « de gauche » – et dans l'ignorance probable que dès 1976 le même Bourdieu s'était employé avec Luc Boltanski à établir le répertoire et la généalogie des « lieux communs » de la philosophie sociale de l'ère giscardienne, en faisant notamment valoir que le « conservatisme reconverti » des fractions de la classe dominante acquises aux valeurs du

changement, de la modernisation, des réformes, etc., procédait en gros de la même matrice idéologique que le « conservatisme déclaré », et que celui-ci rendait au fond à celui-là le dernier service de faire apparaître comme une forme de « progressisme » ce qui répondait, bien plus fondamentalement, à une nouvelle stratégie de perpétuation de l'ordre établi.<sup>10</sup>

### **À droite toute ou la droite partout : reconfiguration du champ politique**

Histoire à visée panoramique ou bien resserrée sur un cas de figure, ces deux perspectives sont évidemment légitimes ; elles ne sont peut-être pas les plus opératoires : dans la première, la posture « réactionnaire » se dissout en un bain de généralité et d'essences assez nuageuses ; dans la seconde, elle tend à n'apparaître que comme un épiphénomène de la vie intellectuelle et éditoriale parisienne, un élément parmi d'autres d'une guerre de positions au sein d'un champ intellectuel en voie de recomposition après la disparition des grands représentants de la pensée critique des années 1960-1980. Ces deux perspectives ne permettent pas en tout cas de rencontrer la question qui devrait retenir l'attention, qui n'est pas celle de la présence, dans le domaine des idées et la vie politique, de représentants plus ou moins déclarés d'une pensée réactionnaire (cette présence est une constante idéologique), mais plutôt celle de la montée en force de cette pensée dans l'espace public et des effets, plus ou moins indirects, qu'elle semble exercer de plus en plus sur la construction des problématiques sociales, morales et politiques, à commencer par la désignation toute nominale des « problèmes » ou des « évidences » dont il

serait urgent de se saisir. Les individus visés en 2002 par Lindenberg pouvaient encore, par posture réactive, se représenter et se donner pour une minorité de « messagers de l'inquiétude » luttant contre le conformisme ambiant et en proie aux censeurs de tous bords. À l'heure qu'il est, il paraît bien difficile de ne pas constater qu'ils sont de plus en plus nombreux à se penser comme minoritaires, et de plus en plus présents sur les plateaux de télévision pour y dénoncer l'ostracisme médiatique dont ils font l'objet.<sup>11</sup>

On débat beaucoup depuis quelque temps de ce qu'il est convenu d'appeler la « droitisation de la société française », et il n'est pas douteux qu'il s'agit là pour une part d'un de ces lieux communs dont éditorialistes et politologues font l'aliment et l'élément de leur discours. Cette « droitisation », quels qu'en soient l'amplitude, les contours et les causes, n'en constitue pas moins, pour une autre part, un phénomène idéologique constatable, dont les indicateurs les plus évidents sont, parmi d'autres, la montée du Front National de Marine Le Pen, la constitution au sein de la droite républicaine d'une « droite » dite « décomplexée » ou encore un courant d'opinion comme celui des opposants au « mariage pour tous », porteurs d'une « droite des valeurs ».

Dans un petit livre dense paru en avril 2014, Luc Boltanski et Arnaud Esquerre ont dressé le tableau général de cette *Extension des domaines de la droite*, en partant du fait que la « double opposition » qui structurait depuis longtemps l'espace politique français serait en train de se distendre sous nos yeux : opposition, d'un côté, entre « *une droite libérale se réclamant du progressisme de marché et une droite*

autoritaire et traditionaliste » et opposition, de l'autre, entre « une gauche plutôt tournée vers l'autonomie et une gauche plutôt dirigiste et étatiste » (2014, p. 15). La situation politique nouvelle qu'ils décrivent – sous un titre inspiré sans le dire, évidemment par ironie, du premier roman de Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, devenu matrice à formules aussi clichées que l'inusable *Chronique d'une mort annoncée* de Gabriel Garcia Márquez – résulte notamment d'une série de « déplacements » ou de télescopages idéologiques : l'emprunt fait à la gauche par l'extrême-droite d'une critique du libéralisme économique au nom de la défense du peuple et de l'autorité de l'État ; la conversion de la gauche de gouvernement au néo-libéralisme ; le développement simultané, à l'extrême-gauche et à l'extrême-droite de l'échiquier, d'une critique du libéralisme culturel, mobilisant de grandes valeurs transcendantes comme le « Peuple » ou l'« Identité ». On pourrait avancer assez classiquement, Boltanski et Esquerre n'en faisant pas mention, l'hypothèse que cette mutation du paysage idéologique trouve l'une de ses causes, en l'occurrence toute structurale, ou en tout cas l'une de ses impulsions, dans le glissement progressif de la gauche de gouvernement vers la droite libérale à partir en gros des années 1980, qui aurait comme amené l'ensemble du champ politique (et d'abord cette droite elle-même) à se redéfinir en conséquence (la droite tirant plus à droite du fait que la gauche tire vers elle, pour cette raison que, en politique aussi, « exister c'est se différencier »). Ce même glissement n'est pas séparable sans doute d'un bouillage des labels « droite » et « gauche », assez inopérants de surcroît pour rendre compte de nouvelles formations ou tendances politiques

(souverainistes, indépendantistes, etc.). Mais, ainsi que préfèrent y insister Boltanski et Esquerre, cette recomposition est surtout marquée et soutenue par toute une circulation de mots, de concepts et d'éléments de langage, sinon de postures discursives. Circulation de la gauche vers l'extrême-droite, mais aussi la « droite "classique" », « de termes empruntés aux discours [...] du mouvement ouvrier [ou] de l'analyse sociale dans ses expressions critiques, – tels que "justice sociale", "égalité des chances", "valeurs", "République", "démocratie", "intégration", "système", "oligarchie" » (2014, p. 68). Circulation de concepts, de grands principes ou de grands signifiants flottants, « se détermin[ant] les uns par rapport aux autres » (pp. 73-74), tels que « Peuple », « Bobos », « Identité », « Laïcité », « Système ». Postures identifiant la liberté d'expression à un discours « décomplexé », à une transgression ostentatoire de « tabous », à un défi permanent adressé à la « bien-pensance », au « politiquement correct », à la « police de la pensée », à la « gauche morale », etc.

Il ne faut pas s'empresse de tenir pour responsables d'une telle mutation générale ceux qui sont les agents, sur la scène médiatico-intellectuelle, de cette propagation de signes et de concepts. Boltanski et Esquerre prennent soin de souligner, à la fin de leur essai, que « les terribles "évidences" qui se donnent à lire et entendre sans gêne ni auto-censure, dans des livres à grand tirage, des journaux, à la radio, à la télévision, sans parler d'internet, n'auraient pas les effets dévastateurs qu'elles sont en train d'exercer si elles provenaient seulement de quelques aventuriers irresponsables. » Et

ils ajoutent que ces « évidences » pénibles « doivent une part substantielle de leur force au fait de se situer en fin de parcours d'une chaîne de montage de signes dont la conception doit beaucoup à ces sortes de bureaux d'études qui se logent dans certaines des hautes institutions de pensée, d'enseignement et de recherche » (pp. 73-74). L'un des deux auteurs se souvenant ici, selon toute vraisemblance, de la recherche qu'il avait menée avec Bourdieu sur « La production de l'idéologie dominante » en tant qu'orchestration de « lieux communs » émanant de « lieux neutres » tels que les fondations, les commissions d'experts ou encore Sciences Po et l'ENA (Bourdieu & Boltanski, 1976). Mais l'on peut aussi bien penser à un certain nombre d'anthropologues, juristes, psychanalystes ou historiens auprès desquels ces « aventuriers » font volontiers provision de concepts ou de constructions d'allure savante.

### **L'eau et le poisson : le bain des médias autoréférentiels**

S'intéresser aux conditions médiatiques du discours « néo-réactionnaire » demande pourtant de se situer au bout de cette « chaîne de montages de signes ». Car en tant que producteurs de livres, de chroniques, de manifestes, d'interventions de plateau ou d'antenne, c'est bien là qu'opèrent les « aventuriers » de la parole pamphlétaire réunis sous la bannière très flottante des « nouveaux réactionnaires ». Passons vite sur le fait qu'ils appartiennent pour la plupart à un système inséparablement journalistique et éditorial, dans lequel c'est avec une grande symétrie que se répondent et se rencontrent par un côté des « intellectuels médiatiques », auteurs d'essais

à rotation rapide leur garantissant de fortes couvertures de presse et un fort taux de présence dans les émissions de radio et de télévision, et par l'autre côté des journalistes prolongeant leur propre activité par des recueils de chroniques ou des ouvrages sur des questions de politique ou de société. L'intersection de plus en plus forte de l'univers des médias, de l'univers de l'édition et de l'univers intellectuel est d'autant moins étrangère audit courant de pensée et de discours que certains de ses représentants les plus visibles apparaissent à l'évidence comme les produits de cette intersection même, dont ils retirent et cumulent tous les profits. On peut songer, en particulier, à un Éric Zemmour et au phénoménal succès qu'il a remporté avec *Le Suicide français* (2014), succès de vente en librairie, succès d'exposition médiatique, succès en fait de relais au sein du débat public, mais aussi politique, assuré aux thèses dont il s'est saisi sur fond de rétro-histoire du déclin de la France depuis de Gaulle. Les logiques à l'œuvre dans cette intersection sont bien connues : elles vont de l'emprise croissante de la télévision sur le champ journalistique à l'emprise à son tour croissante de ce champ sur l'univers de la production éditoriale et intellectuelle (comme encore sur les formes du débat et de la représentation politiques). Ce que l'on veut plutôt mettre en lumière ici, c'est que la nouvelle parole pamphlétaire semble bien avoir trouvé, dans ce nouvel écosystème discursif dominé par le médium télévisuel, les conditions idéales à sa propre montée en force et à la propagation de ses effets.

Pour reprendre les concepts désormais classiques d'Umberto Eco (1985), relayés par Jean-Louis Missika (2006), le passage de la « paléo-

télévision » à la « néo-télévision », entraîné à partir des années 1980 par l'apparition des chaînes privées et surtout la mise en concurrence des chaînes publiques et privées, a eu parmi ses effets de voir se multiplier, dans les programmes, les émissions de *talk shows*, avec les propriétés qui les caractérisent : centrage sur le personnage de l'animateur, escorté au besoin par plusieurs chroniqueurs ou « snipers » attirés ; hybridation de l'information et du divertissement ; mise en contiguïté et en série tour à tour décontractée et crispée d'invités provenant de mondes divers (littérature, chanson, cinéma, théâtre, politique, etc.).<sup>12</sup> Autour d'un Ardisson, d'un Ruquier ou d'un Taddéi, pour prendre les cas les plus saillants, s'est ainsi mis en place – avec des styles certes différents dans ces trois cas : goguenard, histrionique ou plus discrètement maïeutique –, un même dispositif de discours et de débat conjuguant, comme on l'a observé à juste titre, les deux aspects apparemment contradictoires d'une conversation de salon et d'une arène polémique (voir Anselme, 2014, p. 38.) Conversation de salon, ces émissions mettent en interaction des intervenants qui, si opposés qu'ils puissent être quelquefois, s'entendent au moins sur le cadre commun de leur interaction et donc aussi bien, minimalement, sur le principe de collocation des idées et des thèses qu'ils défendent les uns et les autres – l'animateur intervenant au besoin, alternativement, pour stimuler le débat et l'apaiser et, comme on le voit très bien chez Ruquier, pour le ramener à terme à l'esprit d'indifférenciation ludique commandant à l'ensemble de l'émission. Arènes polémiques, ces émissions tirent d'autre part leur succès d'audience des joutes verbales et plus encore des « *clashes* » qui s'y produisent, ceux-ci étant appelés ensuite à diffusion virale

par le biais des « zappings », blogs, sites de partages de vidéo et autres réseaux sociaux. Les conditions sont ainsi réunies pour assurer circulairement le développement et le succès d'un discours agonique, avec « *prime* [accordée en effet] à la *rhétorique et aux sophismes* » (Anselme, 2014, p. 38), mais aussi au paradoxe et en particulier à ce qu'on pourrait appeler le « paradoxisme doxique » (Durand, 2006, p. 21), forme de paradoxe se retournant en confirmation de la doxa, dont un Michel Houellebecq a procuré une définition en acte presque idéale, et digne d'enrichir un nouveau *Dictionnaire des idées reçues*, en énonçant, dans le *Figaro Magazine*, en 2003, « *qu'il n'est [...] nullement paradoxal d'affirmer que le conservatisme est source de progrès* ».

Comme il en va généralement en néo-télévision, ainsi que l'observait déjà Eco, ces émissions ont d'autre part pour trait commun de transformer la télévision d'un « *véhicule des faits* » en « *appareil pour la production des faits* » (1986, pp. 206-208), non seulement en ce qu'elle est productrice de l'événement qu'elle donne à voir (tel *clash* par exemple), mais aussi en ce qu'elle monte en spectacle ce que jusque-là elle tendait à masquer – son propre dispositif technique et scénique –, en sorte qu'il n'y est plus tant question de la « *vérité des énoncés* » que de la « *vérité de l'énonciation* » (*ibid.*, p. 203). À *Ce soir ou jamais*, la présence du public au milieu duquel circulent plateaux de *zakouskis* et boissons frappe moins que celle des spots, des caméras automatiques tournant autour des invités, de diverses formes d'inscrustation électronique, de maquilleuses au travail sur de futurs intervenants et de la table de maquillage devant laquelle Taddéi pourra interviewer tel

invité isolé. Chez Ruquier, la descente des invités successifs dans l'arène sous les applaudissements du public frappe moins que la disposition du plateau, la distribution des rôles et des places entre l'animateur et le duo d'interviewers incisifs ordonnés selon une opposition droite/gauche, réac/progressiste successivement incarnée par Zemmour/Polac, Zemmour/Naulleau, Polony/Pulvar, Polony/Caron et Salamé/Caron – ce dispositif produisant un puissant effet de boucle d'amplification lorsque l'auteur du *Suicide français* se trouve mis sur la sellette par celle qui tient alors la place qu'il occupait et qui a fait le plus gros de sa célébrité (et de surcroît sous un mode dont il a lui-même en quelque sorte établi les règles). Un autre effet de boucle et de légitimation des termes du débat se trouve produit lorsque chez Taddéi le même Zemmour se voit notamment mis aux prises avec Jacques Attali, contradicteur qui pourrait paraître pugnace s'il n'incarnait pas l'élite sociale-libérale nomade dont l'auteur du *Suicide français* a fait l'une de ses cibles privilégiées, le débat apparaissant ainsi non comme une réelle mise en discussion des thèses de l'ouvrage, mais comme l'extrapolation scénique, ou dramaturgique, de ses propres figures.

À l'autoréférentialité caractéristique du système médiatique en général, avec les effets d'emballage dont cette autoréférentialité est porteuse, voulant qu'un sujet digne d'être traité soit un sujet déjà validé par d'autres médias concurrents – voulant, plus simplement dit, que l'on se doive de parler de ce dont tout le monde parle, par un fait bien connu et étudié de « circulation circulaire de l'information » –, la télévision des *talk shows* ajoute ainsi

l'autoréférentialité de son propre dispositif, qui se nourrit des événements qu'il produit. Et à ce dispositif, caractéristique du « tautisme » qu'un Lucien Sfez a montré plus généralement à l'œuvre au cœur de la société de communication (1988), la dynamique de redondance et d'autoréférentialité propre à la parole « néo-réactionnaire » se trouve en retour parfaitement ajustée. Cette parole, qui ne cesse pas de s'annoncer comme défi lancé aux « tabous », comme rupture déclarée avec les « idées reçues », est elle-même en effet extrêmement stéréotypée ; elle ne cesse pas d'avancer, martialement, par formations figées, avec ses thèmes obligés et ses mots fétiches, en maniant aussi, constamment, la même rhétorique contradictoire : rhétorique de l'évidence et du constat, comme reconduction prétendue à la réalité des faits masquée par la doxa, et rhétorique de l'invocation verticale de grandes essences et de grands principes abstraits (la Nature, l'État, l'Identité, le Peuple, etc.). C'est là un discours de provocation à l'état pur, en quelque sorte, où le plus provoquant consiste à annoncer d'emblée, comme l'appelle tout le régime spectaculaire de ces émissions, que l'on va provoquer, avec des embrayeurs de propos que l'on retrouve en permanence : « *Il faut arrêter avec ça* », « *Je vais vous dire* », « *Je vais vous expliquer* », « *Est-ce qu'il est permis de dire ?* », « *Est-ce qu'on peut dire ça ?* », etc. Vu aussi l'ubiquité médiatique de ceux qui incarnent ce type de discours, cette dynamique de redondance ou de tautologie générale joue un rôle déterminant, peut-on penser, dans la banalisation (ou la normalisation) des thèmes portés par eux. Elle n'est pas non plus étrangère à la surenchère qui est la contrepartie nécessaire de cette banalisation, l'idée usée par sa répétition devant en quelque sorte être radicalisée

pour maintenir, au sein du système, son indice de provocation.

Sans tenir la provocation pour une sorte d'esthétique de l'art pour l'art transportée sur le terrain des polémiques, ainsi que le voudraient ceux qui s'y adonnent si volontiers, on pourrait bien sûr ne voir dans tout cela, après tout, qu'un mécanisme tournant à vide au sein du système très autocentré des émissions de fin de semaine déroulant leur petit théâtre dans les deux registres du pathos polémique et de la dérision décontractée. Cette mécanique n'en contribue pas moins à mettre en circulation dans le discours social des problématiques, des opinions qui jusque-là appartenaient à des zones de radicalité politique n'ayant que peu accès à l'espace public. On pourrait en prendre pour exemple le thème du « Grand Remplacement » – soit l'idée d'un processus de contre-colonisation silencieuse de la France par les populations immigrées –, qu'un Jean Raspail avait le premier tourné en fable apocalyptique dans son roman *Le Camp des saints*, publié chez Laffont dès 1973 (avant d'être republié en 2011). Cette expression de « Grand Remplacement », forgée par l'écrivain Renaud Camus en 2011 dans un ouvrage assez confidentiel, relayée ensuite sur différents sites identitaires, s'est, depuis, assez largement propagée par l'intermédiaire notamment d'un Ivan Rioufol au *Figaro* ou d'un Zemmour – et de là, fort d'un coefficient de recevabilité politique, dans le discours des dirigeants du Front National.<sup>13</sup>

### **Régressions à la radicalité : l'édition sous influence**

L'une des propriétés constitutives du discours

« néo-réactionnaire » est de désigner avec la plus grande force polémique les cibles qu'il prend, les postures et les impostures à quoi il réagit, les évolutions contre le cours desquelles il remonte : courants politiques ou courants d'opinion amalgamés pour la cause – à l'enseigne par exemple de la vulgate libérale-libertaire et multiculturelle –, ou figures emblématiques d'une mouvance progressiste ou « néo-progressiste », relevant du monde des médias et très souvent de la sociologie, à l'instar d'un Edwy Plenel, un Laurent Mucchielli ou un Michel Wieviorka. La dialectique des antagonismes semble ainsi procurer sa propre lecture politologique et sociologique du phénomène, au risque de dissimuler que cette lecture prend part elle aussi à ce phénomène et qu'elle demande à être référée elle-même à d'autres schémas explicatifs. Établir les conditions du discours « néo-réactionnaire », tel qu'il s'exprime sous les deux espèces au moins de l'intervention médiatique et de l'ouvrage pamphlétaire, avec circulation entre les deux univers de production concernés, demanderait ainsi d'examiner d'autre part les effets induits par les transformations de l'espace éditorial à partir des années 1980 en fait de concentration de l'édition au sein de grands groupes industriels multimédias. On ne le fera ici qu'à très grands traits indicatifs. « Intellectuels médiatiques » ou journalistes essayistes, les « aventuriers » de la parole pamphlétaire ne peuvent pas être séparés en effet de la « révolution conservatrice » qu'a subie tout l'appareil éditorial (voir Bourdieu, 1999), avec imposition croissante d'une logique de marketing dont les retombées, dans le secteur qui nous occupe, sont doubles et assez contradictoires en apparence : d'un côté, production intensive d'ouvrages de grande

diffusion sur des sujets de politique et de société, formatés pour les médias et, lorsqu'ils sont le fait de journalistes ou de chroniqueurs, par les médias ; de l'autre, multiplication des petites collections de combat, de qualité et d'orientation diverses, certes, mais répondant à un marché des idées et des opinions de plus en plus segmenté, sur fond de déclin général de l'édition dans le domaine des sciences humaines, favorisant la mise à l'écart ou la stigmatisation de celles-ci au sein du débat intellectuel.

Les assauts contre l'héritage culturel de « 68 », amorcés par *La Pensée 68* de Luc Ferry et Alain Renaut dès 1985, s'ordonnent en effet aussi à une liquidation des apports en fait de pensée critique et de construction raisonnée des problématiques procurés par la sémiologie, la philosophie, l'anthropologie ou encore la sociologie des années soixante. Dans le *Journal en ligne* de Renaud Camus, en date du 22 novembre 2014, on peut lire ceci : « *La réalité ou l'irréalité du Grand Remplacement, celles de la Grande Déculturation, celles du lien entre nocence et changement de peuple, ne sont pas les seuls points de divergence radicale entre la sociologie et moi. Il y a aussi la question des inégalités croissantes, un thème sur lequel elle insiste de plus en plus.* » Tenue tantôt pour sédative, tantôt pour terroriste, la sociologie des sociologues est en effet la bête noire de ceux qui pourtant en appellent à une confrontation avec les faits et les réalités objectives. L'histoire même, celle des historiens, n'est pas à l'abri de pareilles incriminations. L'auteur de *L'Identité malheureuse* écrit ainsi, au sujet de l'identité de la France et des menaces que font peser sur elle le multiculturalisme et le métissage : « *Les historiens et les protohistoriens*

*nous intimement [...] de ne pas nous fier à nos sens mais à leur science. Nous découvrons, en prenant le recul nécessaire que ce qui nous arrive n'arrive pas et que ce qui nous apparaît comme un événement considérable est un phénomène immémorial.* » (Finkielkraut, 2013, p. 110-111). Cette attitude répond bien sûr à la définition que Finkielkraut donne volontiers du « politiquement correct », « *cette philosophie, explique-il dans un entretien avec Franz-Olivier Giesbert, qui nous interdit de voir ce que nos yeux voient, cette fin de non-percevoir adressée à toutes les réalités [...] qui pourraient attiser les craintes, faire le jeu du Front National* ». Et cette attitude comme cette définition correspondent, aussi bien, à l'un des invariants de la posture et de la parole pamphlétaires qu'a dégagés Marc Angenot, le pamphlétaire étant ce « martyr de l'idéologie » porteur, au sein d'un monde aveuglé, d'une lumineuse évidence qu'il ne parvient pas à faire partager (1982, p. 40).<sup>14</sup> Il paraît bien difficile de ne pas voir se dessiner en outre, à travers cette valorisation des certitudes livrées par les sens, une apologie du « bon sens » doublée d'une façon de penser ne craignant pas de s'autoriser d'un vague obscurantisme, fait d'hostilité aux constructions de la science et de refus d'être conduit par elle aux réalités qu'elle parvient, dans les meilleurs des cas, à dégager des idées reçues qui les enveloppent.

Le tournant industriel de l'édition est également, par ailleurs et en même temps, un tournant technologique, qui permet d'accélérer considérablement le processus de publication et de promotion des livres (autant d'ailleurs que leur obsolescence), comme aussi, plus largement, d'élargir l'éventail des moyens de

diffusion des écrits et des images. Écrivains, chroniqueurs, éditorialistes, jouant souvent de la multipositionnalité dont beaucoup bénéficient dans plusieurs médias, voire au sein de plusieurs secteurs de production discursive (presse écrite, télévision, édition), nombre des acteurs appartenant de façon plus ou moins déclarée et assumée à la mouvance « néo-réactionnaire » savent faire feu ou contre-feu de plusieurs espaces de publication en même temps et tirer le meilleur parti des nouvelles ressources numériques.<sup>15</sup> Blogs, sites, magazines en ligne leur autorisent une grande réactivité et une interconnexion rapide, en réseau, des thèses ou des interventions des uns et des autres. Et de même qu'il serait du plus grand intérêt de décrire cas par cas la trajectoire, les inflexions, les relais que connaissent, à travers interventions de plateaux, interviews et publications, différents thèmes ou expressions au fil de la « chaîne de montage des signes » dont parlent Boltanski et Esquerre, tout un travail pourrait être conduit sur la circulation des textes, des vidéos d'un site à l'autre et sur les liens d'interconnaissance, de cooptation et de soutien réciproque qui s'y donnent à voir.

Cette grande machine médiatique et éditoriale produit des *best-sellers* (comme *Le Suicide français*). Elle occasionne d'autre part des attelages éditoriaux et idéologiques plus ou moins improbables, où l'on voit par exemple Bernard-Henri Lévy et Michel Houellebecq échanger par courrier électronique sur leur statut commun d'« ennemis publics » (2008), Jacques Julliard et Jean-Claude Michéa disserter savamment, par « lettres croisées », sur leurs conceptions respectives de la gauche et du peuple (2014),

ou bien encore Alain Badiou et Marcel Gauchet dialoguer sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie (avant d'aller en débattre sur le plateau de *Ce soir ou jamais*) (2014). Elle se montre aussi capable, cette machine, de lancer à grand succès en 2013 sur le marché du livre et de l'opinion un produit de marketing commercial et idéologique tel que *La France orange mécanique*, à l'enseigne des jeunes éditions Ring, compilation de faits divers parus dans la presse régionale censée faire état de l'ensauvagement de la France et du peu de cas fait de ses victimes, sur fond de darwinisme social et de vision racialisée de la criminalité (Obertone, 2013). De quoi témoigne ce « document », brandi par Marine Le Pen sur une vidéo du site du Front National et largement relayé sur les sites d'extrême-droite, qui s'est enlevé par dizaines de milliers d'exemplaires ? D'une conjonction assez significative entre quelques personnalités d'abord : signé Laurent Obertone (qui donnera, la même année, aux mêmes éditions, un récit méthodique, vu à travers les yeux de Breivik, de la tuerie d'*Utoya*), l'ouvrage est préfacé par Xavier Raufer, ancien membre du groupe Occident, criminologue proche d'Alain Bauer et auteur d'essais sur la violence criminelle et le terrorisme international. S'en prenant aux « sacristains de la pensée unique », le même Raufer ne manque pas de souligner à l'envi, dans des interviews de promotion de cet ouvrage, que le document publié vise à heurter de front, faits et données à l'appui, ce qu'il appelle, en boucle infatigable, le « politiquement correct », la « bien-pensance » et la « police de la pensée ». Bien nommées, les éditions Ring, fondées en 2012 dans le prolongement d'une revue du même nom, ont parmi leurs directeurs et responsables

de collections, David Serra, un temps agent littéraire du romancier Maurice G. Dantec, Stéphane Bourgoïn, spécialiste des tueurs en série, et Raphaël Sorin, journaliste littéraire et ancien éditeur de Houellebecq chez Flammarion. Ce document témoigne enfin des possibilités qu'offrent à ce genre de brûlots les nouvelles technologies de l'édition et de la diffusion. Le directeur des éditions Ring se donne, sur leur site, pour le premier à avoir eu recours aux bandes-annonces vidéo pour le lancement de livres. Et ce site donnait à voir, courant 2014, la bande-annonce du prochain « document » du même Laurent Obertone à paraître en janvier suivant, bande annonce abondamment relayée sur le Net : *La France Big Brother*. Dramatisation du propos, du montage, de l'habillage sonore ; identification du journaliste enquêteur au « Tyler [Durden] » de *Fight Club* (le film culte de David Fincher) ; interpellation frontale du public et des personnalités politiques et médiatiques visées ; mise en scène autoréférentielle de la conduite de l'enquête, de la rédaction du document et de la fabrication du livre : bien des aspects se conjuguent, dans une telle bande-annonce, parmi ceux que l'on a pointés ci-dessus. Ces aspects sont en ce cas concentrés, portés à l'outrance. Mais cette outrance n'en laisse pas moins entrevoir ce qui figure idéologiquement à l'horizon d'un certain nombre de tendances lourdes à l'œuvre actuellement dans le champ des idées et des médias.

## R · É · F · É · R · E · N · C · E · S

- ANGENOT Marc, 1982, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- ANGENOT Marc, 2014, *La Querelle des « nouveaux réactionnaires » et la critique des Lumières*, McGill, *Discours social*, vol. XLV.
- ANSELME Jean-Loup, 2014, *Les Nouveaux Rouges-Bruns*, Paris, éd. Lignes.
- BADIOU Alain et GAUCHET Marcel, 2014, *Que faire ? Dialogue sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie*, Paris, Philosophie éditions.
- BENICHOU Paul, 1996, *Le Sacre de l'écrivain. 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées ».
- BERTRAND Jean-Pierre et DURAND (Pascal), 2006, *La Modernité romantique. De Lamartine à Nerval*, Paris-Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2006.
- BOLTANSKI Luc et ESQUERRE Arnaud, 2014, *Vers l'extrême. Extension des domaines de la droite*, Paris, éd. Dehors.
- BOURDIEU Pierre et BOLTANSKI Luc, 1976, « La production de l'idéologie dominante », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, vol. 2, n° 2-3, pp. 3-73 [republié en volume, Paris, Raisons d'agir/Demopolis, 2008].
- BOURDIEU Pierre, 1999, « Une révolution conservatrice dans l'édition », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 123, n° 126-127, pp. 3-28.
- CARON Aymeric, 2014, *Incorrect. Pire que la gauche bobo, la droite bobards*, Paris, Fayard.
- COMPAGNON Antoine, 2005, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris,

- Gallimard.
- DE CESSOLE Bruno, 2011, *Le Défilé des réfractaires*, Paris, Perrin.
- DENIS Benoît, 2000, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, coll. « Points Lettres ».
- DURAND Pascal, 2004, « Lieu commun et communication. Concepts et application critique », dans *Médias et Censure. Figures de l'orthodoxie* (P. Durand, dir.), Liège, Éditions de l'Université de Liège, coll. « Sociopolis », pp. 83-108.
- DURAND Pascal, 2006, *La Censure invisible*, Arles, Actes Sud, coll. « Un endroit où aller ».
- DURAND Pascal et SINDACO Sarah (dir.), 2015, *Transgressions conservatrices. Les constituants du discours « néo-réactionnaire »*, Paris, CNRS éditions, coll. « Culture et société ».
- ECO Umberto, 1985, *La Guerre du Faux*, Paris, Grasset, Le Livre de Poche.
- FERRY Luc et RENAUT Alain, 1985, *La Pensée 68. Essai sur l'antihumanisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Le monde actuel ».
- FINKIELKRAUT Alain, 2013, *L'identité malheureuse*, Paris, Stock.
- FUMAROLI Marc, 2001, « Les abeilles et les araignées », dans *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique ».
- HIRSCHMAN Albert O., 1991, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, trad. P. Andler, Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique ».
- HOCQUENGHEM Guy, 1986, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Paris, Albin Michel [rééd. 20003, Marseille, Agone, avec une préface de Serge Halimi].
- JULLIARD Jacques et MICHÉA Jean-Claude, 2014, *La Gauche et le Peuple*, Paris, Flammarion.
- LEROUX Pierre et RIUTORT Philippe, 2013, *La Politique sur un plateau. Ce que le divertissement fait à la représentation*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LÉVY Bernard-Henry et HOUELLEBECQ Michel, 2008, *Ennemis publics*, Paris, Flammarion/Grasset.
- LINDENBERG Daniel, 2002, *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil, coll. « La République des Idées ».
- MISSIKA Jean-Louis, 2006, *La Fin de la télévision*, Paris, Seuil, coll. « La République des idées ».
- OBERTONE Laurent, 2013, *La France orange mécanique*, Paris, Ring.
- RIOUFOL Ivan, 2012, *De l'urgence d'être réactionnaire*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SFEZ Lucien, *Critique de la communication*, 1988, Paris, Seuil [rééd. en « Points », 1992].
- TAGUIEFF Pierre-André, 2007, *Les Contre-réactionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture*, Paris, Denoël.
- TILINAC Denis, *Du bonheur d'être réac*, 2014, Paris, Éditions des Équateurs.
- ZEMMOUR Éric, 2014, *Le Suicide français*, Paris, Albin Michel.

# N · O · T · E · S

1. Le présent article participe d'un Projet de Recherche soutenu par le Fonds National de la Recherche Scientifique belge (« Rhétorique des "Nouveaux Réactionnaires" : positions, postures, discours »).

2. C'est l'une des raisons pour lesquelles, dans tout ce qui suit, des guillemets s'imposeront autour de « nouveaux réactionnaires » et « néo-réactionnaire » : guillemets de citation, renvoyant à l'essai de Lindenberg et à ses relais jusqu'à nous, et guillemets de précaution à l'égard d'une catégorie dont la pertinence prête à discussion – et à polémiques.

3. La revendication du stigmate est chose courante en ce genre de controverses. On en prendra ici pour exemples un Ivan Rioufol (*De l'urgence d'être réactionnaire*, 2012) et un Denis Tilinac (*Du bonheur d'être réac*, 2014) ou bien encore, dans l'autre camp, un Aymeric Caron prenant pour cible la « droite bobards » pour répondre à la « gauche bobo » qu'il incarne aux yeux de ses opposants (*Incorrect. Pire que la gauche bobo, la droite bobards*, 2014).

4. L'expression est d'Élisabeth Lévy, rédactrice en chef du magazine *Causeur*, qui l'utilise volontiers pour se caractériser elle-même.

5. Si nombre des personnalités visées sur la droite, parmi les aînées du moins, viennent du gauchisme et plus rarement du PC – ainsi que le notait déjà Lindenberg, bien après Guy Hocquenghem (1986) –, certaines viennent ou se réclament de la gauche chevènementiste (c'est le cas, par elle assumé comme tel, d'une Natacha Polony).

6. Un auteur tel que Pierre-André Taguieff a ceci de particulier d'alterner ouvrages à dimension pamphlétaire et travaux proprement universitaires. Il conviendrait plus généralement d'étudier

les trajectoires scolaires des personnalités rassemblées à l'enseigne polémique des « nouveaux réactionnaires » : si quelques-uns appartiennent ou continuent d'appartenir à certaines hautes institutions d'enseignement ou de recherche (Alain Finkielkraut par exemple, professeur de lettres à Polytechnique), beaucoup sont caractérisés par un rapport de relative extériorité désenchantée à l'égard du système scolaire et universitaire, d'un Zemmour ayant échoué deux fois au concours d'entrée à l'ENA à une Natacha Polony, démissionnaire de l'Éducation nationale convertie à la chronique journalistique, notamment sur les questions relatives aux réformes scolaires.

7. Cf. la maxime figurant au fronton du magazine *Causeur* : « Surtout si vous n'êtes pas d'accord ».

8. « *On a la surprise rétrospective de découvrir que pour un Racine, comme ce sera le cas [...] pour son ami Boileau, l'un des enjeux les plus vitaux de la Querelle des Anciens et des Modernes est l'autonomie de la littérature. Couper les ponts avec l'Antiquité, avec ses auteurs, avec sa Fable, ce serait pour les lettres françaises se soumettre sans défense et sans recul possible à un carcan dévot. Mais ce serait aussi sacrifier toute la marge d'ironie et d'allégorie qui la dispense de devenir l'instrument servile de la modernité d'État* » (Fumaroli, 2001, p. 140).

9. « Manifeste pour une pensée libre », signé Alain Finkielkraut, Marcel Gauchet, Pierre Manent, Philippe Muray, Pierre-André Taguieff, Shmuel Trigano et Paul Yonnet, dans *L'Express*, 28/11/2002. On y lit notamment ceci : « *L'effet de sidération du 21 avril, loin de les inciter à ouvrir les yeux, pousse donc une fois de plus les propagandistes du "Tout va bien" désavoués par le suffrage universel à un vieux réflexe : dénoncer les messagers de l'inquiétude. Cette chasse aux sorcières substitue la vaine agitation dénonciatrice à la difficile réflexion sur les fondements et les finalités de l'action politique dans*

le monde d'aujourd'hui. »

10. « *L'évolutionnisme optimiste du conservatisme reconverti est le produit du même schème que le pessimisme du conservatisme déclaré dont il inverse seulement la hiérarchie. [...] Contre la philosophie pessimiste des fractions déclinantes de la bourgeoisie et du capitalisme industriel à base familiale, menacé par l'emprise croissante du capital financier, la nouvelle philosophie sociale affirme sa foi dans l'avenir, et d'abord dans l'avenir de la science et de la technique, identifiant l'histoire de l'humanité à une série de révolutions scientifiques et technologiques (jamais sociales) et sacrifiant les vieilles idéologies fixistes à l'idéologie ouverte qui convient à un univers social en expansion. / Parce que le conservatisme reconverti choisit le nécessaire, c'est-à-dire le progrès économique (et même "social") nécessaire à la conservation de l'ordre établi, il se définit contre le conservatisme primaire, qui rend ainsi un ultime service en faisant passer inaperçu le conservatisme reconverti ou en le faisant apparaître comme progressiste* » (1976, p. 42).

11. Les polémiques très vives ayant entouré la conférence inaugurale accordée à Marcel Gauchet sur le thème des « Rebelles » par les responsables des « Rendez-vous de l'histoire » de Blois en octobre 2014 ont montré toutefois, parmi d'autres choses, que les mécanismes de l'ostracisme, si instrumentalisés qu'ils soient par ceux qui en font l'objet, restent actifs. Cette polémique, déclenchée par une tribune dans *Libération* par Geoffroy de Lagasnerie et Édouard Louis, suivie d'une pétition signée dans les mêmes colonnes par 229 universitaires et chercheurs, mériterait d'être examinée de près en tant que phénomène de marquage des positions et des enjeux au sein du champ intellectuel. Cet examen montrerait par exemple que la posture « néo-réactionnaire », assumée ou déniée, renvoie immédiatement ceux

qui la prennent pour cible à une posture « néo-progressiste » et qu'une telle controverse relève aussi, idéologiquement, d'un conflit de positions dans l'espace journalistique entre *Libération* et *Le Figaro*.

12. Cette métamorphose du champ de la télévision et du dispositif télévisuel lui-même, avec les effets qu'elle a exercés jusqu'à nous, à travers la représentation de la politique, sur la politique elle-même, vient de faire l'objet d'un remarquable ouvrage de synthèse (Leroux et Riutort, 2013).

13. La propagation de ce thème, véritable idéologème nouveau de la pensée réactionnaire et du discours d'extrême-droite, a été bien reconstruite par Edwy Plenel, dans un article publié sur *Mediapart*, « L'idéologie meurtrière promue par Éric Zemmour » (5 janvier 2015).

14. Le pamphlétaire, notait encore Angenot, « réagit devant un scandale, une imposture, il a le sentiment de tenir une évidence et de ne pouvoir la faire partager, d'être dans le vrai, mais réduit au silence par une terreur dominante, un mensonge essentiel, une criante absurdité » (*ibid.*, p. 21).

15. Un magazine en ligne et papier tel que *Causeur* (Élisabeth Lévy), un journal d'opinion tel que *Le Meilleur des mondes* (Pascal Bruckner *et al.*), un site internet tel que *Le Nouveau Réactionnaire* (Alain Finkielkraut et Richard Millet), un blog de critique littéraire très actif tel que *Stalker. Dissection du cadavre de la littérature* (Juan Asensio), etc.

## R · É · S · U · M · É

Les années 1990-2000 ont été marquées, en France, par l'émergence d'un courant de pensée et d'une nébuleuse d'acteurs intellectuels rassemblés, depuis le pamphlet *Le Rappel à l'ordre* publié en 2002 par Daniel Lindenberg, sous l'étiquette des « nouveaux réactionnaires » – tels que Pascal Bruckner, Alain Finkielkraut, Philippe Muray, Jean Clair, Éric Zemmour, Michel Houellebecq, etc. Journalistes, romanciers, essayistes, chroniqueurs, philosophes, affichant une posture de refus à l'égard du politiquement correct, de la gauche morale et de la pensée unique, ils forment une sorte de personnage générique, composé de singularités en rupture apparente avec toute assignation sociologique. Les constituants de ce discours et de cette posture « néo-réactionnaires » commencent à faire l'objet d'une approche extérieure au champ polémique concerné. L'article entend y contribuer en mettant en lumière les transformations de l'espace journalistique et éditorial dont ce discours et cette posture tirent une part de leur virulence et de leur pouvoir de propagation.

### **Abstract**

Years 1990-2000 could be characterized in France by the emergence of a current of thought and a nebula of intellectual actors collectively gathered under the label of the « New Reactionaries » since the publication of the controversial pamphlet, *Le Rappel à l'ordre*, by Daniel Lindenberg in 2002. Journalists, novelists, essayists, columnists, philosophers, showing a posture of refusal towards the « politically correct », the « moral left » and the « dominant ideology », they can be viewed as a kind of generic character, made up of peculiarities breaking away from any sociological assignment. The topics of this discourse tends to be

analyzed from a point of view not included within the concerned polemical field. The aim of this paper is to contribute to such an analysis by pointing out the transformations of the journalistic and publishing field from which the « new reactionaries » draw some of their powerful polemical efficiency.